

## Souvenirs d'une scientifique à Fontenay (1956-1966)

Janine LEPINE (56 FY Sciences)

### Les quatre années d'École (1956-1960)

J'ai fait mon entrée à Fontenay en septembre 1956. Mon père qui m'accompagnait, parce que le trousseau ne tenait pas dans une seule valise, fut prié de rester dans le hall: il était hors de question qu'un individu de sexe masculin pénétrât au-delà.

J'étais entrée pour ce qu'on appelait encore, à l'époque, les Sciences naturelles. Nous devions obtenir deux certificats de licence la première année et deux autres l'année suivante. On se retrouvait donc avec les élèves de seconde année qui avaient déjà fait deux certificats l'année d'avant. C'est ainsi que ma promotion démarra avec Géologie et Zoologie. La vieille Sorbonne, où nous avions tous les cours de licence, explosait littéralement sous la pression des étudiants, et il y avait notamment les TP de cartographie et de minéralogie qui se faisaient un soir de la semaine de vingt à vingt-deux heures, si bien que ce soir-là l'intendante donnait des tickets pour que nous dînions au restaurant universitaire. Nous ne pointions donc pas au repas du soir à l'École. Comme mes parents habitaient Paris, et à dix minutes en métro de la station Denfert-Rochereau, je rentrais chez moi le samedi et ne revenais à l'École que le dimanche soir après le repas. Au bout de deux mois à peu près je fus un jour convoquée par Madame Maugendre la Directrice, qui me déclara tout net qu'il n'était absolument pas sérieux de sortir systématiquement trois fois par semaine ! J'eus beau objecter que l'une des « sorties » était des TP à la faculté, et que, le week-end, j'emportais du travail à faire à la maison, je ne fus pas convaincante et c'est ainsi que, tout le reste de l'année, je rentrais déguster à l'École l'immuable repas du dimanche soir, une tranche de jambon avec un cornichon, un plat de pâtes et une tranche d'ananas au sirop avec une cerise confite.

Nous étions plusieurs à n'être pas encore majeures et à n'avoir pas encore le droit d'avoir un compte. Chaque fin de mois donc, Madame Férat, qu'on appelait Alice, nous réunissait dans son bureau pour la paye (150 F à l'époque) et nous avions chaque fois droit à un discours moralisateur où elle nous rappelait, au cas où nous l'aurions oublié d'un mois sur l'autre, que « Mesdemoiselles, l'État n'est pas une vache à lait. »

Ma chambre donnait sur la rue Boucicaut, une toute petite chambre avec juste un lavabo, et où il était impossible que soient allumées ensemble la lampe de la table de travail et la lampe de chevet. Et c'était un luxe car les anciennes nous racontaient que l'année d'avant, il y avait extinction générale de l'électricité à 22 heures. Cela avait perduré jusqu'à ce qu'une élève ait un malaise une nuit, et que le médecin appelé ait fait un esclandre pour avoir dû pratiquer ses soins à la bougie, dans la deuxième moitié du vingtième siècle.

L'année suivante 57-58, des travaux devant être faits pour moderniser l'internat, je fus externée car je pouvais loger chez mes parents. D'autres élèves étaient logées dans des foyers du Quartier Latin. De mes années d'école, je garde un souvenir extraordinaire. Nous riions des petits inconvénients. Les possibilités que nous avions à notre disposition, travaux pratiques et conférences supplémentaires à l'école, bibliothèque, stages pendant les vacances dans divers laboratoires nous offraient des moyens très variés d'étendre notre culture. Nous sommes allées deux fois à Roscoff et une fois à Ouessant pour le baguage d'oiseaux mais aussi au col du Lautaret, à Banyuls, Villefranche-sur-mer et Besse-en-Chandesse.

Je dois beaucoup à l'École car, ayant perdu mon père en début de seconde année, si je n'avais pas été financièrement indépendante, j'aurais dû arrêter mes études pour travailler car

j'avais encore deux très jeunes frères.

En quatrième année, les quatre ÉNS de l'époque, préparaient ensemble l'agrégation rue d'Ulm. Je souhaitais faire de la recherche, mais le Président du jury, qui était alors l'Inspecteur général Obré, m'avait prise à part après la dernière épreuve d'oral pour m'expliquer que, pour mon bien, il allait refuser la dérogation vers le supérieur à l'université de Rouen où j'avais trouvé un poste de doctorante. Le professeur dont je devais dépendre était, paraît-il, un exploiteur. Je me retrouvai donc, après les résultats, nommée au lycée Victor Hugo à Paris, avec la promesse de M. Obré de m'accorder une dérogation dès que l'opportunité s'en présenterait. Je n'eus pas longtemps à attendre. Au bout d'un an, Madame Maugendre me proposa un poste d'assistante agrégée à l'École ; on allait mettre en place une préparation à l'agrégation à Fontenay l'année suivante, je devrais seconder Madame Brousse.

Retour à Fontenay (1961-1966)

Pour l'équipement de nos nouveaux locaux scientifiques construits au fond du parc, il fallait augmenter les collections, commander tout le matériel nécessaire pour les travaux pratiques et les leçons, contacter tous les intervenants extérieurs qui participeraient à cette formation. Ce fut passionnant. Madame Marguerite Cordier, nouvelle directrice, était toujours bienveillante et de bon conseil. Notre intendante, Alice, était toujours égale à elle-même, et ne nous facilitait pas le travail. J'avais beaucoup de personnes ou de fournisseurs à contacter ce qui, à l'époque, se faisait par courrier. Or l'intendante ne me donnait les enveloppes qu'au compte-gouttes si bien que je devais aller en chercher dans son bureau plusieurs fois par semaine. Un matin où j'avais encore besoin d'enveloppes, j'arrive à son bureau pour en demander. Là, elle m'accueille en me disant qu'elle ne m'en donnerait pas, car je les gaspillais. Elle avait trouvé la veille une enveloppe froissée dans ma corbeille à papiers ! Un oubli m'avait effectivement conduite à rouvrir une enveloppe devenue inutilisable et je l'avais imprudemment jetée. Après avoir discoursu un moment sur le gâchis, elle m'a demandé ce que j'attendais pour partir, ce à quoi j'ai répondu calmement que j'attendais des enveloppes. Sidérée, elle est partie dans ce que nous appelions son arrière-boutique. Elle en est revenue avec un énorme carton plein d'enveloppes qu'elle m'a mis dans les bras. J'en ai ainsi eu une provision suffisante pour plus d'un an.

Je ne sais si elle prenait plaisir à rendre la vie difficile aux autres mais j'ai eu encore avec elle une altercation grave. Un de nos techniciens de laboratoire désirait se marier pendant les vacances d'été avec une jeune femme du personnel d'entretien. Il fallait donc qu'ils aient leurs congés ensemble. Au laboratoire, il était nécessaire qu'il y eût toujours quelqu'un en raison de nos différents élevages. Dans la nécessité où nous étions, Mme Brousse et moi, d'établir le tableau de service, je suis allée demander à notre intendante quand elle avait prévu de donner ses congés à la jeune femme pour aligner ceux de notre technicien. Elle refusa de me préciser des dates, en me disant que lorsqu'ils seraient mariés la loi l'obligerait à leur donner leurs congés au même moment, mais qu'avant, rien ne l'y obligeait. Devant ce mur d'obstination, je lui ai dit que j'allais, de ce pas, en référer à Madame la Directrice; ce que je fis immédiatement. Bien sûr, Mademoiselle Cordier, stupéfaite, prit aussitôt son téléphone pour exiger que les dates me soient communiquées. Je dois dire que ce dernier incident m'a rendu la vie plus facile. Chaque fois qu'Alice était prête à me refuser quelque chose, elle me disait : « Ah! et puis je vous le donne, parce que vous irez encore vous plaindre ! »

De ces cinq années passées comme assistante à Fontenay, je garde un excellent souvenir: un travail passionnant à l'École avec de nombreux échanges avec tous les intervenants dans la préparation d'agrégation, les agrégatifs eux-mêmes que je rencontrais lors de leurs

préparations de leçons, lors des travaux pratiques et des démonstrations de matériel, et les élèves de première et seconde année qu'on n'oubliait pas, bien sûr.

Odette Conchon était venue me rejoindre pour s'occuper plus particulièrement de la partie Géologie qui n'était pas ma spécialité.

Pourquoi être partie alors ? Pour plusieurs raisons conjointes. En 1964, je m'étais mariée, et deux enfants sont arrivés coup sur coup. Mon travail de recherche se faisait à Gif-sur-Yvette, au CNRS. Cela entraînait des trajets fréquents et, le travail de l'École étant très prenant, mon travail de recherche n'avancait guère. Si l'on ajoute à cela l'impossibilité de se loger correctement et le fait que mon mari ne rêvait que de montagne, j'ai, avec bien des regrets, demandé ma réintégration dans le second degré. Mon mari et moi avons obtenu un poste double dans les Hautes-Pyrénées.